[GUERRES]

DAVID-EMMANUEL MENDES SARGO : *LECTURES CLAUSEWITZIENNES (1)*

La guerre, définitions

> *J'ai bien des fois commencé, & bien des fois abandonné cet ouvrage ; j'ai mille fois envoyé aux vents les feuilles que j'avais écrites ; je sentais tous les jours les mains paternelles tomber ; je suivais mon objet sans former de dessein ; je ne connaissais ni les règles ni les exceptions ; je ne trouvais la vérité que pour la perdre. Mais quand j'ai découvert mes principes, tout ce que je cherchais est venu à moi ; & dans le cours de vingt années, j'ai vu mon ouvrage commencer, croître, s'avancer & finir.*
>
> Montesquieu, *De l'esprit des lois*

Les *Lectures* ici proposées ne dispensent pas le lecteur patient d'avoir son propre rapport au texte en référence. [1] La pensée de Clausewitz, comme œuvre en progrès, inachevée et peut-être inachevable, comporte des difficultés dans son propre exposé, amplifiées du reste par des traductions passablement discordantes. Nous voudrions ici proposer, en suivant un modèle illustre, une ***lecture symptomale*** dont la démarche n'est pas herméneutique (révéler une vérité cachée) ni antiquaire (restituer le sens littéral et son contexte). Il s'agit plutôt d'examiner un geste de pensée dans sa découpe et dans sa complication, ce qui ne va pas sans une certaine rupture interprétative.

« *LA FIN EST DANS LE COMMENCEMENT ET CEPENDANT ON CONTINUE.* » [2]

Dans cette série de *Lectures*, et pour des raisons qui s'éclairciront bientôt, nous nous attacherons essentiellement au traité *De la guerre ;* dans le *Traité*, au chapitre premier du premier Livre de la première Partie. Et, pour faire bonne mesure, nous commencerons par lire la première phrase du premier paragraphe, intitulé « *1. Introduction* » :

> *Nous nous proposons d'examiner chaque élément de notre objet, puis ses parties ou divisions, et enfin l'ensemble dans sa connexion interne, et de procéder ainsi du simple au composé.*
> (L. I, Ch. 1, § 1)

Cette déclaration d'intention est celle d'un *système*. Et **le système** est une passion du XIXème siècle, qui anime Clausewitz comme beaucoup d'autres penseurs de son temps : il est ce par quoi aux yeux des contemporains, le *Tout* vaut pour garantie du *Vrai* [3] à la condition qu'il soit articulé en cohérence par une *Idée* régulatrice, laquelle ordonne la diversité des phénomènes en une théorie générale.

Appelons ça, selon un usage consacré par l'époque : ***architectonique***.

---

[1] On trouvera, en édition de poche abrégée : *De la guerre*, Perrin, 2014 ; *Vom Kriege*, Reclam,2025.
Nous nous basons sur la traduction du texte intégral par Denise Naville (Éditions de Minuit, 1955) qui fait toujours référence en français et sur le texte original des éditions Ferd. Dümmler, 19ème éd., 1981 et 1991.
Nous renvoyons à ces deux dernières éditions avec les abréviations DG et VK pour les numéros de page.
On peut accéder au texte intégral par internet à l'adresse suivante :
https://clausewitzstudies.org/readings/VomKriege1832/_VKwholetext.htm

[2] Samuel Beckett, *Fin de partie*, 1957.

[3] G.W.F. Hegel : « *La vraie figure dans laquelle la vérité existe ne peut être que le système scientifique de celle-ci ... Le vrai est le Tout.* ». *Phénoménologie de l'Esprit, Préface*, 1807.

Mais lisons la seconde et dernière phrase de cette introduction laconique :

> *Or ici, plus que partout ailleurs, il est nécessaire de commencer par un aperçu sur l'essence de l'ensemble, parce qu'ici, plus que partout ailleurs, la partie doit être toujours pensée en même temps que l'ensemble.* (Ibid.)

Ainsi, la construction analytique, l'architectonique patiente, est devancée dans ce premier chapitre (du premier Livre, etc.) par un aperçu, un coup d'œil (*ein Blick*) synthétique. C'est une autre passion de Clausewitz, celle que l'époque appelle : *rhapsodie*.

La **rhapsodie** est une suture entre deux éléments du système, un assemblage par provision de la synthèse finale. C'est souvent un aphorisme, une formule, un texte bref. Ainsi, ce premier chapitre est en quelque sorte la *rhapsodie générale* du *Traité* : il est l'enregistrement provisoire de l'état de la construction, rédigé dans l'après-coup d'une écriture modulaire et progressive qui a pris plus de seize années [4]. Il est aussi la visée de l'Idée finale rapportée à l'entrée même de l'édifice, ou, pour employer un terme plus technique, « le *schème* [qui] doit contenir l'esquisse (*monogramma*) et l'articulation du tout [5] ».

Représentons-nous **une arche romane** (dite de plein cintre) : les esquisses sont les échafaudages, le mortier (l'aphorisme ou la formule) est l'élément jointif (i. e. rhapsodique) permettant d'assembler provisoirement des blocs qui devraient finalement tenir par simple répartition des forces ; et ceci, à la condition expresse qu'aucun ne manque jusqu'au bloc final, la clef de voûte. Le tout ne peut être construit que sur la base d'une anticipation de l'architecte-géomètre (le schème), et n'est finalement cohérent que dans sa complétude (architectonique). Entretemps, il faudra scier des planches et gâcher du ciment.

Si l'on veut user d'une métaphore plus contemporaine, on dira : le premier chapitre du *Traité* est le détail fractal ou **l'appartement témoin** (la partie pensée avec l'ensemble) d'un gigantesque complexe inachevé. On demandera au lecteur de prendre garde pendant sa visite de l'échantillon : il se pourrait qu'un mur vienne à manquer là même où il voudrait s'appuyer, ou qu'une pièce ne soit qu'un gouffre au débouché d'une porte. Le vieux Kant avait prévenu ses enfants : il faudra poindre avant d'oindre [6]. Et, en effet, il a fallu à l'auteur une vie pour écrire ces premières lignes : pas moins de sept guerres de coalition (de Paris à Moscou et retour), seize années de méditation sur le sujet, et un interlocuteur privilégié de chaque instant ou de chaque missive : sa femme, Maria, comtesse von Brühl, celle qui eut la charge de transmettre l'œuvre à la postérité.

Lire Clausewitz est donc une aventure singulière, une pérégrination croisant beautés et chausse-trappes, un pas complexe de rigaudon avec ses élégances et ses occasions de trébucher.

On commencera par une première définition.

---

[4] Dans une note postérieure à 1826, vraisemblablement rédigée en rangeant ses papiers avant de reprendre du service en Pologne (1830), il écrit : « *Le premier chapitre du premier livre est le seul que je considère comme achevé ; il servira du moins à la compréhension du tout (dem Ganzen den Dienst erweisen), à montrer l'orientation générale que je voulais lui donner.* » DG 44, VK 181)

[5] I. Kant, *Critique de la raison pure. B(861), Méthodologie transcendantale*, 1787.

[6] *Id., ibid.* « *Il est regrettable que ce ne soit qu'après avoir consacré bien du temps à rassembler de façon rhapsodique, en suivant les indications fournies par une Idée cachée en nous, beaucoup de connaissances se rapportant à cette Idée et utilisées comme des matériaux, et après avoir surtout passé un bien long temps à les agencer entre elles (B 863) de manière technique, qu'il commence alors à nous être possible d'apercevoir l'Idée sous un jour plus clair et de tracer architectoniquement les contours d'un tout d'après les fins de la raison. Les systèmes, comme les vers, semblent s'être constitués par une* generatio aequivoca*, à partir de la simple conjonction de concepts accumulés : d'abord tronqués, ils se sont complétés avec le temps, bien qu'ils eussent tous globalement possédé leur schème, comme un germe originaire, dans la raison se développant elle-même ; et c'est pourquoi, non seulement chacun d'eux est, pour ce qui le concerne, articulé suivant une Idée, mais en outre ils se trouvent tous à leur tour unis entre eux de façon finalisée dans un système de la connaissance humaine, comme les membres d'un tout, et permettent une architectonique de tout le savoir humain qui, maintenant que beaucoup de matériaux ont d'ores et déjà été rassemblés ou peuvent être dégagés des ruines d'antiques édifices qui se sont effondrés, ne serait pas simplement possible, mais ne serait même guère difficile à construire*. »

LA GUERRE : DEFINITION NOMINALE.

Clausewitz propose une définition inaugurale de la guerre, jugée suffisamment importante à ses yeux pour la mettre en épigraphe :

> *La guerre est un acte de violence destiné à contraindre l'adversaire à remplir notre volonté.*
> (L. I, Ch. 1, § 2)

Nous l'appellerons **une définition nominale**, ce qui signifie classiquement :

1) Qu'on désigne une chose avec les moyens de la langue (de la nomination) plutôt qu'avec les moyens de la pensée (du concept) ; il s'agit d'énoncer *la chose dont on parle* (indication) sans vraiment se prononcer sur ce que *la chose est* ou comment elle est produite (explication) ; c'est donc une définition liminaire, régulatrice, qui fixe certains termes, et sollicite en quelque sorte un accord initial purement langagier.

   Il y a **un paradoxe** dans ce type de définition : d'un côté, l'accord sur la chose est superficiel, voire équivoque, et dépend de conventions fluctuantes de vocabulaire (point que la traduction peut aggraver) ; de l'autre, elle prépare à un concept bien formé, en fixant non pas tant la sémantique des termes pris isolément que leur relation.

2) Ainsi, ce type de définition comporte des éléments qu'on peut assimiler à **des préconcepts** ; il s'agit, le plus souvent, d'une classification : dans le domaine de la confrontation des volontés (*genre*) il y a un moyen caractéristique (*espèce*) qui, par différence avec d'autres, définit la guerre, et c'est l'emploi de la violence physique ; ainsi, le battement du genre prochain et de la différence spécifique instruit une distinction rudimentaire, mais qui fournira une base pour la progression ultérieure.

3) Cette définition comporte un autre élément pré-conceptuel, qui est **une abstraction constitutive** : la différence entre « nous » et l'« adversaire » étant réversible, puisque lui-même nous tient pour son adversaire, les deux protagonistes sont parfaitement *indistincts*, tant sur le plan de leur volonté que sur celui du moyen employé. Ne compte que leur relation sur ces deux plans. Ce n'est donc pas Rome contre Carthage, ni la Commune contre Versailles, ni Jukov contre Mannstein, avec leurs visions et leurs techniques différenciées, leurs forces et leurs faiblesses respectives, et, au final, leurs projets singuliers. Il s'agit plutôt de deux « lutteurs » (*zwei Ringende*) pas autrement caractérisés que par leur volonté d'abattre ou de renverser l'autre par le moyen de la violence.

   Au reste, le nombre des protagonistes de chaque côté importe peu au dehors de cette relation qui se laisse réduire au « combat duel » (*Zweikampf*), et où le multiple possible de chaque camp vaut pour un. Il n'y a en somme que le *deux indifférencié* de l'opposition, et aucun autre nombre, ni aucune situation définie : ni cinq cents au départ et trois mille à l'arrivée, pas plus que quatre-vingt-onze en Turquie ou mille et trois en Espagne. **Du Deux, et rien d'autre**.

Au total, la définition nominale dispose et organise un lexique d'une grande précision, dont les termes ont été longuement médités par Clausewitz.

Considérons ces éléments :

D'abord **la violence physique** comme moyen, à différencier de tout autre usage métaphorique de ce terme : violence morale, ou légale, ou psychologique, etc., moyens qui tiennent au domaine générique de **la confrontation des volontés**, alors que nous ne voulons considérer que la seule ressource de la violence physique (*Gewalt*) à l'exclusion de toute autre.

Ceci posé, la distinction du genre et de l'espèce s'articule sur le fond du **rapport**, lui aussi très classique, **des moyens et des fins**. La violence physique est en effet, parmi tous les moyens d'obtenir la fin qu'une volonté se représente, celui qui caractérise la guerre.

En outre : il n'est de restriction à l'emploi de la violence que la violence dont notre adversaire fait lui-même usage. Il faut donc, pour imposer notre volonté, réduire l'ennemi contre toute défense (*den Feind wehrlos machen*), autrement dit, lui rendre impossible le recours au même moyen.

La symétrie des moyens et des fins renvoie, à ce degré d'abstraction, à une dimension fondamentale de l'action, qu'on examinera bientôt : **l'action réciproque**.

Ainsi, dans la disposition des termes du lexique, entre le moyen caractéristique (la violence physique), d'une part, et, d'autre part, la fin générique (l'objet représenté de la volonté), s'intercale **une « fin prochaine »** (*nächster Zweck*) ou immédiate qui est précisément la destruction des moyens de l'adversaire.

Cette fin prochaine peut être alors considérée comme la fin première du moyen, ou le moyen second de la fin, avec un statut particulier, plutôt complexe : *pars extra partes* des deux domaines elle tient au périmètre du moyen comme une fin nécessaire, et à celui de la fin ultime comme moyen assuré. Elle est en quelque sorte un terme médiat, en délimitation des deux régimes : celui de la violence, et celui de l'objet de la volonté. Elle s'inscrit en exclusion interne de chacun des domaines et les délimite.

Clausewitz aligne alors trois termes, dont l'emploi sera rigoureux dans la suite du texte, et ne supportera pratiquement aucune dérive : le **moyen** (*das Mittel*), c'est l'usage de la violence physique ; la **fin** (*der Zweck*), la représentation de l'objet de notre volonté ; et enfin, le « **but** » ou l'« **objectif** » (*das Ziel*), à savoir le désarmement de l'ennemi, qui est le terme médiat, fonctionnant autant comme la limite et comme l'articulation des deux champs.

Mais écoutons plutôt Clausewitz :

> *La violence, c'est-à-dire la violence physique (car il n'est point de violence morale en dehors du concept de l'État et de la loi) est donc le **moyen** ; imposer notre volonté à l'ennemi, la **fin**. Pour atteindre cette fin à coup sûr, nous devons mettre l'ennemi hors d'état de se défendre, et ceci est, au point de vue du concept, le **but** propre de l'activité guerrière*. (*Ibid.*)

Le dernier terme, le but ou **l'objectif** (*das Ziel*) étant posé, Clausewitz termine ce paragraphe, que nous appelons de la définition nominale, par cette formule digne de Montesquieu (l'un de ses grands modèles littéraires), laquelle laissera certainement le lecteur admiratif et perplexe :

> *Le but représente la fin et la refoule* [7] *dans une certaine mesure comme quelque chose qui n'appartient pas à la guerre*. (*Ibid.*)

Nous aurons à y revenir.

Formes elementaires de l'antagonisme arme (violence et forces, un premier tour)

Suivons le fil de la violence (*Gewalt*), donc du moyen, et examinons les termes de la relation, telle qu'elle a été proposée par la simplification métaphorique du « duel ».

> Un lutteur A aura pour fin « prochaine », donc pour but ou pour objectif (*Ziel*), de renverser ou d'abattre son antagoniste B par le moyen de la violence physique. Nous laissons de côté la fin générale, c'est-à-dire l'objet représenté de la volonté (*Zweck*) : l'honneur de gagner le match, recevoir la coupe, montrer sa valeur ou recevoir le mouchoir d'une Dame, peu nous importe *pour le moment*. D'un point de vue formel, peu nous importe aussi que les lutteurs A et B soient des athlètes, des gringalets, des bandes ou des groupes armés. Pas plus que nous chaut, enfin, qu'ils soient dotés de gourdins, de javelots, de canons, ou de satellites connectés capables de lire dans le sandwich du général adverse et de déterminer sa composition par IA. Clausewitz, suivant en cela **le vieux principe de parcimonie** qui recommande de ne pas multiplier les entités ou les qualités plus que nécessaire, nous propose de considérer d'abord l'antagonisme en son cœur, et non dans son environnement ou dans ses conditions.
>
> Si A veut battre B contre toute défense, il ne peut y réussir qu'en ayant recours à un certain *quantum* de violence ; à quoi B lui en opposera une quantité au moins égale, si du moins il ne veut pas lui concéder la victoire. Or comme celui-ci raisonne de la même manière que celui-là, son stratagème élémentaire sera d'y *ajouter*, pour à son tour, non point seulement subsister dans la relation, mais y prévaloir. Et A, en conséquence, devra alors y ajouter pour égaliser, puis *rajouter* un certain *quantum* à cet ajout, s'il veut atteindre son objectif. En somme, les deux protagonistes ne cherchent symétriquement qu'à en rajouter, et ils en viennent littéralement aux *extrêmes*. Ainsi la violence peut bien prendre d'abord la figure d'un *rio* presque asséché : une goutte supplémentaire, et voilà bientôt un torrent qui vidange la montagne, dévale la pente, et avale les berges.

[7] Nous traduisons le verbe *verdrängen* par « refouler » pour ne pas nous gâcher le plaisir de faire écho au « refoulement » freudien (*Verdrängung*). Mais nous nous garderons d'en tirer des conséquences.

Sur ce seul élément de la relation, il est facile de remarquer que le rapport antagonique consiste essentiellement en deux formes liées : ***l'action réciproque***, que nous noterons (AR), et sa tendance corrélative à **la *montée aux extrêmes***, que nous noterons (ME). Ces deux figures sont dès à présent pointées dans le texte tout au long des trois paragraphes (3, 4 et 5) qui suivent immédiatement celui de la définition nominale (2). Le paragraphe 3 porte ainsi le titre : « *usage extrême de la violence* » (ME), et se conclut par cette notation : première « *action réciproque* » (AR). Nous noterons ainsi l'élément de la violence : AR&ME 1.

Il y en a en effet deux autres à considérer dans des éléments différents (aux § 4 et 5), soient, dans notre compte, AR&ME 2 et AR&ME 3, autrement dit des éléments qui obéissent aussi à la même forme générale de l'action réciproque orientée vers l'extrême.

L'élément supplémentaire le plus immédiat et le plus facile à saisir se situe au paragraphe 5 (AR&ME 3) — et nous laisserons provisoirement de côté le paragraphe 4 (AR&ME 2), qui présente des difficultés particulières de lecture.

Ce nouvel élément réside, comme l'indique le libellé du paragraphe 5 (« *Extrême contention des forces* »), dans ce que Clausewitz appelle, là encore selon une répartition rigoureuse des termes, par un *plurale tantum* : **les « forces »** (*die Kräfte*). Les forces correspondent ainsi à une quantité d'énergie en vue de l'expression de la violence (AR&ME 1). De la même manière que, en dépit de l'usage courant, il faut distinguer en physique l'énergie (qui est un stock cumulable) de la puissance (qui est un flux d'intensité variable), de même on distinguera les **forces**, qui représentent la dimension énergétique de la violence, de la **violence** elle-même, qui exprime le côté dynamique des forces.

Or la forme « AR&ME » structure ce nouvel élément : pour gagner, je dois être plus fort que mon adversaire, lequel, s'il veut se maintenir dans la relation, devra m'opposer un *quantum* au moins égal de forces, et sans doute un tant soit plus s'il veut gagner, ce qu'il veut certainement par définition. Je dois moi-même m'efforcer d'en rajouter et s'ensuit une montée aux extrêmes de l'accumulation des forces (ressources matérielles et humaines, entraînement, intelligence, économie de guerre). Si la violence se déchaîne et éclate (AR&ME 1), les forces (AR&ME 3) s'entraînent et s'accumulent dans un *exercice* permanent. À vrai dire, ça n'est pas vraiment du Clausewitz, mais, par exemple, du Montesquieu :

> *La valeur n'est qu'une vertu imparfaite sans la science et sans la pratique. Les Romains étaient si persuadés de cette vérité, que le nom d'une armée, dans leur langue, venait d'un mot qui signifiait exercice.* [8]

Ainsi, si la violence représente le débit des forces, les forces, quant à elles, représentent le cumul énergétique nécessaire à l'expression de la violence. **La violence** est donc une grandeur intensive qui est ponctuellement mesurable (un degré) ; **les forces** renvoient plutôt à une grandeur extensive, c'est à dire divisible ou additive (une masse ou un volume). L'une et les autres entretiennent **un rapport de proportion** qui est le même que celui qu'on détermine en physique élémentaire entre puissance et énergie.

Il n'est pas inutile de remarquer dès à présent que ce rapport n'est autre que **le *temps***. Et d'annoncer que cette remarque constitue, comme on le verra, le fondement de notre interprétation générale du texte, ou, si l'on veut, notre parti pris interprétatif.

AUSSI LONGTEMPS QUE ...

La principale difficulté du paragraphe 4 (pour nous : AR&ME 2) réside en ce que son libellé : « 4 — *Le but* (*Ziel*) *est de* ***désarmer l'adversaire*** » ne désigne pas un élément particulier de montée aux extrêmes, ainsi, à vrai dire, que l'essentiel de son développement. Mais lisons la fin du paragraphe, dans une traduction à dessein très littérale :

> *Or, la guerre n'est pas l'action d'une force vive sur une masse morte, mais, puisqu'une passivité absolue ne serait d'aucune ressource à la guerre, elle est toujours le choc de deux forces vives l'une contre l'autre, et ce que nous avons dit de l'activité guerrière doit être pensé des deux parties. Ici, il y a derechef action réciproque.*
> (L. I, Ch. 1, § 4)

[8] Montesquieu, *Histoire de la décadence et de la chute de l'Empire romain*.

Nous avons là le choc (i. e. la violence, AR&ME 1) d'une part, les forces vives d'autre part, terme qui anticipe évidemment le paragraphe 5 (AR&ME 3).

Mais quel est le *nouvel élément* de l'action réciproque ? Car c'est une chose d'énumérer des éléments (la violence, les forces) en réciprocité d'action, autre chose de dire qu'il y a réciprocité d'action *en général*. Dans un cas on désigne des éléments qui obéissent à une forme, dans l'autre il s'agit de la forme générale de leur rapport.

Poursuivons :

> *Aussi longtemps que je n'ai pas abattu l'adversaire, je dois craindre qu'il ne m'abatte, aussi ne suis-je pas maître de moi-même, mais il me donne la loi comme je la lui donne. Ceci est la deuxième action réciproque qui conduit au deuxième extrême*. (Ibid.)

Et, à la ligne, pour qui n'aurait pas compris :

> *(Seconde action réciproque)*

On comprend bien que chaque protagoniste est **simultanément maître et esclave de l'autre**, ce qui est certainement une précision importante de la définition conceptuelle (la symétrie des acteurs en réciprocité, le fait que chacun trouve sa limite dans l'autre) mais on ne voit pas clairement l'*élément particulier* qui permettrait d'indexer une action réciproque différenciée de la violence et des forces, ainsi que la montée aux extrêmes correspondante.

Nous le dirons sans ambages : **le lecteur est ici contraint à l'interprétation**. Il devra admettre que cette donation réciproque de la loi est la dimension *synthétique* du rapport antagonique et non pas sa dimension analytique. La seule ressource consiste alors à risquer de nommer un élément différent de la relation (autre que la violence et les forces), et ce, **en coupure du texte immédiat**, comme toute interprétation. Mais il faut encore que cette coupure porte sur un élément existant dans le texte.

On l'aura compris, comme annoncé, la « cluse » de la coupure porte sur l'*adverbe de temps* de la dernière phrase : « *aussi longtemps que* » (*solange*). On dira alors : « *je dois craindre qu'il m'abatte avant de l'avoir abattu* », et la compétition qui porte aux extrêmes est alors **une compétition de *vitesse***.

Ainsi, la déduction analytique de l'antagonisme se déclinerait de la manière suivante : il s'agit d'être plus violent (AR&ME 1), plus fort (AR&ME 3), et enfin *plus rapide* (AR&ME 2). Cette solution, qui paraît la plus simple, nous semble aussi éclairer la question pour la suite. Nous aurons l'occasion d'argumenter à maintes reprises sur ce choix interprétatif : si nous le proposons ici fondé sur une tête d'épingle littérale (« *aussi lontemps que* »), plusieurs éléments à venir du texte joueront en sa faveur. Mieux encore : nous aurons à soutenir que **Clausewitz est un *penseur du temps*** et qu'il ne traite de l'espace que dans la *guise* du temps. Mais ceci fera l'objet de développements ultérieurs.

SECOND TOUR ET SYNTHESE DES ELEMENTS : LA SUBJECTIVATION DE L'ANTAGONISME

On se convaincra que les trois éléments (AR&ME 1, 2 et 3 — dans l'ordre : *violence*, *vitesse* et *force*) suffisent à tresser la totalité de la relation antagonique à un point de vue strictement conceptuel. On saisit aussi, et désormais sans difficultés particulières, qu'ils obéissent tous à la logique d'ensemble de **l'action réciproque orientée vers les extrêmes**. Mais cela ne suffit pas à Clausewitz : chacun de ces éléments, qui est en quelque sorte l'expression matérielle de l'antagonisme, comporte aussi une dimension subjective dont il faut aussi faire état.

Pour la **violence** (AR&ME 1), la forme subjective est identifiée par Clausewitz sous le rapport de « l'intention hostile » (*die feindselige Absicht*) au « sentiment d'hostilité » (*das feindselige Gefühl*). Si la première n'implique pas nécessairement le second, le second comprend nécessairement celle-là, et donne à la violence un horizon de démesure qu'il est difficile de contrebattre. En sorte que, ajoute Clausewitz, « *même les peuples les plus civilisés (gebildeten) peuvent s'enflammer passionnément les uns contre les autres* ». Ainsi, ce qui module l'exercice de la violence, fût-ce dans un sens ou dans un autre, n'est pas une limite intrinsèque, mais, ajoute-t-il : « *l'importance et la durée des intérêts* » des protagonistes, considération qui nous renvoie alors à l'effet de la représentation des objets du conflit, c'est-à-dire à l'*autre* domaine, celui-là même qui, comme nous l'avons vu plus haut, « *n'appartient pas à la guerre* », mais où se déterminent ses fins.

Pour l'accumulation des **forces** (AR&ME 3), il faut aussi compter un paramètre décisif qu'il nomme « *les forces de la volonté* » (*die Stärke der Willenskraft*). On conçoit alors que cette force n'est pas de même valeur quantitative selon que varie l'objet propre de la volonté, lequel appartient, comme dit précédemment, à l'autre domaine.

Pour l'élément du **temps**, et plus précisément pour la compétition de **vitesse** dans la consommation de l'acte (AR&ME 2), le point de subjectivation porte sur l'*anticipation* du résultat : si l'adversaire juge que la continuation de l'acte le mettrait dans une situation plus défavorable encore, il viendra à composition, mais cela suppose un minimum : son désarmement. Là encore, le paramètre de la représentation d'objet, pour ainsi dire « *le coût à payer* » que fixe l'autre domaine, joue son rôle de variateur de l'antagonisme, comme on le verra plus tard.

Ceci posé, il faut convenir au total que nous avons décrit une relation tout à fait étrange dans sa forme générale : une relation telle que le rapport des sujets se développe **sans tiers-terme**, chacun étant *simultanément* le maître et l'esclave de l'autre, chacun, dans le temps du conflit, donnant sa loi à l'autre et la subissant en retour. Ceci n'est pas sans rappeler la lutte hégélienne pour la reconnaissance, celle qui oppose « *à la vie, à la mort* » deux consciences indifférenciées [9], et précède la séparation des termes en maître, d'un côté, et en esclave, de l'autre.

On admettra alors que cette relation est un cas-limite de toute relation anthropologique, caractérisée dans le cas normal par le fait que **la loi de détermination des sujets est elle-même toujours en *tierce instance***. Ainsi, l'échange des signes suppose une loi signifiante commune, un lexique partageable ; l'échange des biens suppose une loi de la valeur-travail, ou une représentation de la valeur des obligations somptuaires ; l'échange matrimonial n'a de sens que selon une loi de distribution de la parenté. Il est vrai que la relation des sujets dans la guerre se rapprocherait du jeu, mais le jeu est impossible sans la médiation d'une règle. Cela se rapprocherait aussi de la rencontre amoureuse, si l'amour (*eros*) n'était en proie à l'hétéronomie sexuelle ou à la singularité de l'autre. Ces rapprochements (le jeu, l'amour) sont des grands classiques de la métaphore stratégique, parce que la médiation des sujets peut paraître subtile, voire changeante, et même inexistante. Mais ils ne restent que des métaphores.

Or **la dualité pure des sujets**, leur réciprocité absolue orientée vers l'extrême, disons-le, et Clausewitz n'y manque pas dès le paragraphe qui suit, c'est *impossible*. Mais c'est par cet impossible que peut s'articuler une pensée de la guerre réelle.

•

[Suite en *Lectures clausewitziennes 2*]

•••

[9] G.W.F. Hegel : « *Chacune voit l'autre faire la même chose que ce qu'elle fait ; chacune fait elle-même ce qu'elle exige de l'autre, et fait aussi, en conséquence, ce qu'elle fait, uniquement dans la mesure où l'autre fait la même chose ; l'activité unilatérale serait inutile ; parce que ce qui doit arriver ne peut réussir que par l'intervention des deux. L'activité n'est donc pas seulement à double sens dans la mesure où une activité est tout autant à l'endroit de soi qu'à l'endroit de l'autre, mais aussi dans la mesure où elle est de manière inséparée tout autant celle de l'une que celle de l'autre.* » *Phénoménologie de l'Esprit,* 1807.